

Corpus de textes. Dire la Shoah : la littérature peut-elle tout esthétiser ?

TEXTE 1 – Elie WIESEL, *La nuit* (1958)

Puis ce fut le ghetto.

Deux ghettos furent créés à Sighet. Un grand, au milieu de la ville, occupait quatre rues et un autre, plus petit, s'étendait sur plusieurs ruelles, dans le faubourg. La rue que nous habitons, la rue des Serpents, se trouvait dans l'enceinte du premier. Nous demeurâmes donc dans notre maison. Mais, comme elle faisait le coin, les fenêtres donnant sur la rue extérieure durent être condamnées. Nous cédâmes quelques-unes de nos chambres à des parents qui avaient été chassés de leurs appartements.

La vie, peu à peu, était redevenue « normale ». Les barbelés qui, comme une muraille, nous encerclaient, ne nous inspiraient pas de réelles craintes. Nous nous sentions même assez bien : nous étions tout à fait entre nous. Une petite république juive... Les autorités établirent un Conseil juif, une police juive, un bureau d'aide sociale, un comité du travail, un département d'hygiène - tout un appareil gouvernemental.

Chacun en était émerveillé. Nous n'allions plus avoir devant nos yeux ces visages hostiles, ces regards chargés de haine. C'en était fini de la crainte, des angoisses. Nous vivions entre Juifs, entre frères ...

Certes, il y avait encore des moments désagréables. Chaque jour, les Allemands venaient chercher des hommes pour charger du charbon sur les trains militaires. Il y avait très peu de volontaires pour ce genre de travaux. Mais à part cela, l'atmosphère était paisible et rassurante.

L'opinion générale était que nous allions rester dans le ghetto jusqu'à la fin de la guerre, jusqu'à l'arrivée de l'Armée Rouge. Puis, tout redeviendrait comme avant. Ce n'était ni l'Allemand, ni le Juif qui régnaient dans le ghetto : c'était l'illusion.

TEXTE 2. Robert ANTELME, *L'Espèce humaine* (1947), 1^e partie : Gandersheim, pages 79 à 81.

Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas. Les SS ne peuvent pas muter notre espèce. Ils sont eux-mêmes enfermés dans la même espèce et dans la même histoire. Il ne faut pas que tu sois : une machine énorme a été montée sur cette dérisoire volonté de con. Ils ont brûlé des hommes et il y a des tonnes de cendres, ils peuvent peser par tonnes cette matière neutre. Il ne faut pas que tu sois, mais ils ne peuvent pas décider, à la place de celui qui sera cendre tout à l'heure, qu'il n'est pas. Ils doivent tenir compte de nous tant que nous vivons, et il dépend encore de nous, de notre acharnement à être, qu'au moment où ils viendront de nous faire mourir ils aient la certitude d'avoir été entièrement volés. Ils ne peuvent pas non plus enrayer l'histoire qui doit faire plus fécondes ces cendres sèches que le gras squelette du Lagerführer¹. Mais nous ne pouvons pas faire que les SS n'existent pas ou n'aient pas existé.

Ils auront brûlé des enfants, ils l'auront voulu. Nous ne pouvons pas faire qu'ils ne l'aient pas voulu. Ils sont une puissance comme l'homme qui marche sur la route en est une. Et comme nous, car maintenant même, ils ne peuvent pas nous empêcher d'exercer notre pouvoir.

Un matin en effet, il y a un mois de cela - quelques jours après qu'il nous eût dit *langsam*² - le Rhénan est venu dans une travée du magasin du sous-sol. Nous étions là, Jacques et moi, à trier les pièces. Il nous a tendu la main. Cela aussi coûtait le Lager.

On l'a serrée. Quelqu'un venait, il l'a retirée. C'était évidemment une nécessité pour lui, ce matin-là, de venir nous serrer la main. Il s'est arrangé pour le faire aussitôt après son arrivée à l'usine. Il est venu à nous. Il était sombre, timide. Je sentais son odeur d'homme propre, celle de son costume et cette odeur gênait. Nous

¹ Officier subalterne ou sous-officier S.S. exerçant la fonction de chef de camp.

² "Lentement" (ordre contraire à l'habitude).

étions tout près de lui. Pour tout autre que nous trois, c'était un Allemand qui donnait à des Haefling³ des indications sur le travail : des yeux morts qui passaient sur une veste rayée, une voix qui commandait des mains captives.

Nous étions devenus des complices. Mais il n'était pas tant venu nous encourager que chercher lui-même une assurance, une confirmation. Il venait partager notre puissance. Les aboiements de milliers de SS ne pouvaient rien, ni tout l'appareil des fours, des chiens, des barbelés, ni la famine, ni les poux, contre ce serrement de main.

Le fond de l'âme SS ne pouvait pas se découvrir mieux que devant nous.

Mais de son côté, cet autre Allemand ne s'était peut-être jamais autant senti redonné à lui-même depuis des années qu'en serrant la main à l'un de nous. Et ce geste secret, solitaire, n'avait cependant pas un caractère privé, par opposition à l'action publique, immédiatement historique des SS. Tout rapport humain, d'un Allemand à l'un de nous, était le signe même d'une révolte décidée contre tout l'ordre SS. On ne pouvait pas faire ce que le Rhénan avait fait - c'est-à-dire agir en homme avec l'un de nous - sans par là même se classer historiquement. En nous niant comme hommes, les SS avaient fait de nous des objets historiques qui ne pouvaient plus aucunement être des objets de simples rapports humains.

TEXTE 3 – Jorge SEMPRUN, *L'écriture ou la vie* (1994), 1^e partie, chap. 1.

J'avais pris la main de Halbwachs qui n'avait pas eu la force d'ouvrir les yeux. J'avais senti seulement une réponse de ses doigts, une pression légère : message presque imperceptible.

Le professeur Maurice Halbwachs était parvenu à la limite des résistances humaines. Il se vidait lentement de sa substance, arrivé au stade ultime de la dysenterie qui l'emportait dans la puanteur.

Un peu plus tard, alors que je lui racontais n'importe quoi, simplement pour qu'il entende le son d'une voix amie, il a soudain ouvert les yeux. La détresse immonde, la honte de son corps en déliquescence y étaient lisibles. Mais aussi une flamme de dignité, d'humanité vaincue mais inentamée. La lueur immortelle d'un regard qui constate l'approche de la mort, qui sait à quoi s'en tenir, qui en a fait le tour, qui en mesure face à face les risques et les enjeux, librement : souverainement.

Alors, dans une panique soudaine, ignorant si je puis invoquer quelque Dieu pour accompagner Maurice Halbwachs, conscient de la nécessité d'une prière, pourtant, la gorge serrée, je dis à haute voix, essayant de maîtriser celle-ci, de la timbrer comme il faut, quelques vers de Baudelaire. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit.

*Ô mort, vieux capitaine, il est temps,
levons l'ancre...*

Le regard de Halbwachs devient moins flou, semble s'étonner.

Je continue de réciter. Quand j'arrive à

... nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons,

un mince frémissement s'esquisse sur les lèvres de Maurice Halbwachs.

Il sourit, mourant, son regard sur moi, fraternel.

TEXTE 4 – Georges PEREC, *W ou le souvenir d'enfance* (1975). 2^e partie, fin du chapitre XXVI.

Pour compenser ces différences et établir un tant soit peu l'équilibre, l'Administration des Atlantiades a progressivement assoupli les règles de la course et a admis des procédés qui seraient évidemment inacceptables dans le cadre d'une compétition normale. C'est ainsi que l'on a d'abord toléré le crochepied, puis d'une manière plus générale, toutes les manœuvres ayant pour but de faire perdre l'équilibre à un concurrent : poussée des épaules, coup de coude, coup de genou, poussée de la main ou des deux mains,

³ Prisonniers.

percussion transcutanée du poplité interne entraînant une flexion réflexe de la jambe, etc. Pendant un certain temps, on a tenté d'interdire des types d'agression jugés trop violents, comme la strangulation, la morsure, l'uppercut, le coup du lapin – manchette au niveau de la troisième cervicale - le coup de tête au plexus solaire (ou « coup de boule »), l'énucléation, les coups de toutes sortes portés au sexe, etc. Mais ces attaques devenant de plus en plus fréquentes, il s'est révélé de plus en plus difficile de les réprimer et l'on a fini par les admettre dans les règles. Néanmoins pour éviter que les concurrents ne dissimulent sous leurs médailles des armes (non pas des armes à feu dont l'usage est évidemment interdit aux athlètes, mais, par exemple, ces lanières de cuir plombées qu'utilisent les pugilistes, les fers de lance des javelistes, les poids des lanceurs, ou divers instruments perforants, ciseaux, fourchettes, couteaux, qu'ils auraient pu se procurer), ce qui ferait exagérément dégénérer la compétition et la transformerait en un carnage aux conséquences imprévisibles - ce sont, après tout, les meilleurs éléments des villages, en fin de compte les meilleurs sportifs de l'île, qui sont admis à se présenter aux Atlantiades-, on a imposé que les adversaires soient, comme les femmes qu'ils poursuivent, entièrement nus. La seule tolérance admise- elle se justifie dans la mesure où il s'agit tout de même d'une course à pied, même si son départ en est passablement mouvementé - concerne les chaussures, dont les pointes sont aiguisées et rendues particulièrement acérées et lacérantes.

TEXTE 5 - Germaine TILLION, *Fragments de vie* (éd. posth.), 2013.

En 1934 je n'avais aucune expérience et je le savais. Pour m'approprier cette expérience, pour déchiffrer les faits neufs que j'avais sous les yeux, il me fallait d'abord recueillir une multitude de données. Car pour comprendre il faut d'abord apprendre, et si possible apprendre en ordre. Les sociologues et les historiens sont logés à la même enseigne : ils disposent de faits, c'est-à-dire d'effets. Mais ce qui importe ce sont les causes. Quand il s'agira de choisir ou d'inventer des causes aux effets qui auront été longuement collectés, il faudra faire un tri. Et qui guidera ce tri (il s'appelle comprendre)? Rien d'autre que les expériences acquises en propre. Je devais apprendre plus tard qu'il n'y a qu'une expérience valable pour chacun de nous, celle que nous avons sentie dans nos propres nerfs et dans nos propres os. Depuis l'expérience la plus banale que tout être humain connaît ou croit connaître- la faim - jusqu'à l'expérience la plus haute - celle de ces conflits déchirants dans lesquels une personnalité s'affirme ou se détruit -, rien, absolument rien ne s'invente. Comprendre, imaginer, deviner, c'est associer selon des modalités inépuisablement diverses des sensations acquises par l'expérience, et acquises seulement par l'expérience... Toute la mécanique de notre érudition ressemble aux notes écrites d'une partition musicale, et notre expérience d'être humain, c'est la gamme sonore sans laquelle la partition restera morte. Combien y a-t-il d'historiens, de psychologues, d'ethnologues - les spécialistes de l'homme - qui, lorsqu'ils assemblent leurs fiches, ressemblent à un sourd de naissance copiant les dièses et les bémols d'une sonate ? Nous n'avons l'accès que d'un être humain - nous-même - et il est impossible d'inventorier les autres, si ce n'est par rapport à cet inventaire premier que nous ne pouvons trouver qu'en nous. Si l'on ne se connaît pas soi-même, on ne connaîtra jamais personne. Et oserais-je dire qu'on ne se connaît qu'à l'usage ? Un usage de nous-même, il est vrai, qui remonte à notre naissance, et qui peut, à cause de cela, ressembler à l'intuition pour les êtres rares que chaque expérience instruit.

Après quatorze mois de cellule, je fus déportée à Ravensbrück, le mardi 19 octobre 1943, avec tous mes manuscrits. C'est alors, et alors seulement, que je refis mes classes « humanistes », et que j'appris sur le crime et les criminels, la souffrance et ceux qui souffrent, la lâcheté et les lâches, sur la peur, la faim, la panique, la haine, des choses sans lesquelles on n'a pas la clé de l'humain, car tout cela, à l'état de larves, rampe dans n'importe quelle société, mais on n'apprend à l'identifier que lorsqu'on a regardé longuement la bête adulte, épanouie dans sa peau.